Chapitre 1

Blanche jette un œil à l'horloge murale et soupire : le temps ne passe pas. Elle n'a envie de rien aujourd'hui. Elle pense, un instant, à la pile de vêtements lavés qui l'attend, candidats au repassage.

Elle hésite, indécise, partagée entre l'envie de sortir de ce marasme et l'incapacité à se mettre en mouvement.

Son médecin a nommé cela « l'aboulie ». Joli mot qui sonne bien à l'oreille et qui est venu enrichir son vocabulaire. Elle s'amuse à en fredonner une chanson de son invention :

j'aboulise,

j'aboulise,

j'aboulise à mort, j'aboulise un max…

— Décidément, c'est confirmé, je tiens une sacrée flemme, ronchonne-t-elle, à haute voix.

Il faut bien dire que le mercredi, c'est son jour de repos. Le proviseur du lycée où elle exerce lui a laissé le choix : elle aurait pu prendre le jeudi, ou le lundi, mais elle a noté « mercredi » sur sa fiche de vœux, parce que c'est le jour des enfants.

Des enfants, elle n'en a pas, pour autant.

Elle en a bien assez, avec ceux des autres ! Elle n'en a jamais voulu, pour tout dire. Qu'aurait-elle bien pu faire de microbes, accrochés à ses jupes du matin au soir ? Et puis l'idée de se « dupliquer », de se coltiner un « mini-moi » l'effraie secrètement. Elle a déjà bien à faire à ne s'occuper que d'elle-même !

Des cris, à l'extérieur, attirent soudain son attention. Elle soulève, du bout du doigt, un pan du rideau de la fenêtre qui donne côté rue. Ces hurlements hystériques, ce sont ceux des

gosses de Carlier qui ont envahi la place des Fauvettes.

Quel boucan ils font !

Ils sont quatre, juste quatre, mais on croirait qu'une horde de Vikings s'est soudain déversée dans le quartier, habituellement si calme.

Blanche, intriguée, les observe discrètement de loin et plisse légèrement les yeux.

Ils ont chipé une brouette, certainement celle de Greg, leur père et ils jouent à se faire charrier chacun leur tour. Ça les fait bien marrer, surtout le plus âgé qui prend ses frangins pour des baudets et leur file des coups de baguette sur les jambes, pour les faire avancer plus vite. Les petits s'insurgent et semblent rouspéter, mais le grand, de toute évidence, fait valoir son droit d'aînesse.

Ils sont drôlement cruels entre eux ces garnements, songe Blanche, en baillant à s'en décrocher la mâchoire.

La sonnerie de son portable l'arrache subitement à sa contemplation : c'est Ben.

— Coucou ma puce !

— Coucou…

— Tu as une petite voix, ça va ?

— Oui… ça va.

— Sûre ?

— Certaine ! T'inquiète…

— Tu fais quoi ?

— Euh… rien de spécial.

— Tu devrais sortir un peu Blanche. Il fait beau. C'est le moment d'en profiter.

— Ouais, c'est bon, Ben. Je te dis que ça va.

— Je rentrerai de bonne heure ce soir. Si tu veux, on pourra se faire un restaurant ou un cinéma.

— OK. On verra… répond Blanche, sans grande conviction.

Ben a raccroché, un peu contrarié. Il rejoint, d'un pas rapide, son collègue qui l'attend dans le véhicule de l'agence immobilière, où il travaille depuis presque cinq ans.

— Tout… tout va bien ? s'inquiète Pol. Tu l'as eue ?

Ben se contente d'un bref hochement de tête. Ils prennent, en silence, la direction du centre-ville de Saint-Quentin où des clients, intéressés par un appartement, doivent déjà les attendre.

Ben sort de son sac un paquet de cigarettes et en allume une. Sa main tremble légèrement et, pour se calmer, il avale la fumée, les yeux mi-clos.

À cette heure, dans la rue d'Isle, la circulation est dense et ça klaxonne de partout.

— Quel connard, celui-là, s'agace Pol, qui vient d'être doublé par la droite.

Ben acquiesce de la tête, tout en maugréant.

— Tu as vu sa voiture ? Encore un qui fait du tuning… Un danger public, ce type !

Redoublant de prudence, Pol s'engage dans une petite allée proche du théâtre et exécute un créneau, avec dextérité.

Un couple, la cinquantaine et l'air avenant, attend déjà sur le trottoir, en face de l'appartement, sur lequel une pancarte « *À VENDRE »* trône en bonne place.

Les deux agents immobiliers plaquent sur leur visage un sourire commercial, avant de saluer chaleureusement Monsieur et Madame Harent, leurs clients potentiels.

Ben laisse Pol conduire les négociations : il ne peut s'empêcher de penser à Blanche. Il n'aime pas la sentir désœuvrée, c'est de mauvais augure.

Ben vit avec Blanche depuis presque cinq mois. Quand elle est arrivée dans la région, elle s'est adressée à l'agence pour trouver un logement : elle cherchait une petite maison à louer, à la campagne, de préférence, mais pas trop loin de Saint-Quentin où elle venait d'être nommée professeur de français.

Ça tombait bien, car, à proximité du château d'Eysoncourt, à

20 kilomètres, une petite maison en briques rouges de pays venait d'être mise à la location. Elle n'avait rien d'extraordinaire, mais des travaux récents d'isolation et un petit rafraîchissement des pièces intérieures avaient convaincu Blanche de signer le bail.

Elle avait été charmée par le nom du quartier, le quartier des Fauvettes, elle trouvait ça drôlement poétique. Des fauvettes, elle n'en avait jamais vu, mais elle pariait sur le fait que ce devait être d'adorables petits oiseaux.

Ils avaient sympathisé et Ben avait trouvé, par la suite, maints prétextes pour l'appeler et la revoir. Elle s'était laissé faire, simplement, et avait accepté, la semaine suivante, son invitation à dîner, au restaurant.

Elle ne connaissait pas grand monde, dans le coin, et n'était pas contre l'idée de se faire de nouveaux amis.

— Ben, tu as la clé de la cave, il me semble ? demande Pol, qui a fait visiter l'étage à monsieur et madame Harent.

— Euh, oui ! Bien sûr. Je vous y conduis. Je vous précède.

Tandis qu'il prend le relais, Pol le regarde s'éloigner, dubitatif.

Il s'inquiète pour son ami qui, depuis qu'il est en couple avec Blanche, lui paraît étrange. Fini les apéros après le boulot, les petits week-ends entre potes : Ben est toujours pressé de rentrer.

Plusieurs fois, Pol les a invités chez lui, curieux de faire, enfin, la connaissance de l'heureuse élue.

Mais, allez savoir pourquoi, c'est toujours tombé à l'eau !

Il a fini par penser que Ben, bizarrement, a fait en sorte de décliner ses invitations, invoquant des prétextes qui ne tenaient pas debout.

Bref, pour une raison qui lui échappe encore, il n'y a pas eu moyen que Ben lui présente sa « précieuse Blanche » !